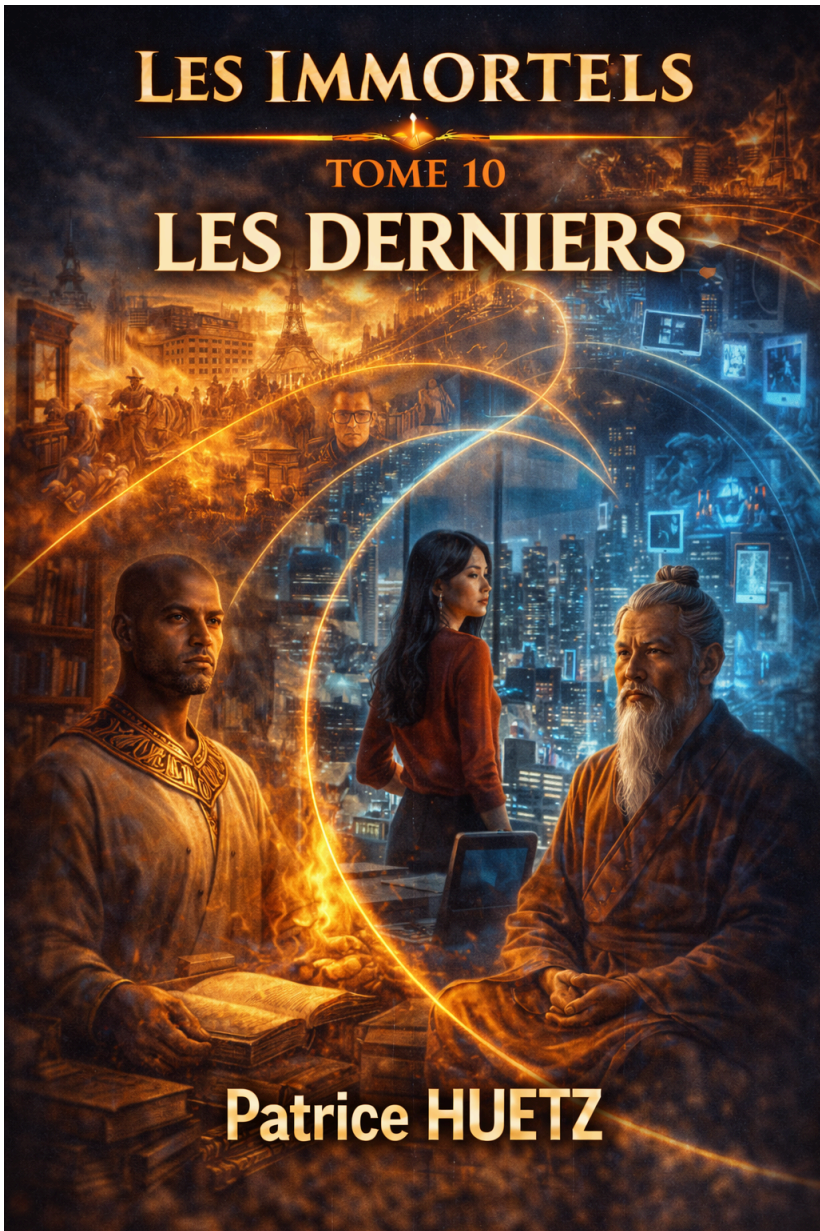


LES IMMORTELS

TOME 10

LES DERNIERS



Patrice HUETZ

Les Immortels — Les Derniers

Patrice Huetz

patrice-huetz.fr

© Patrice Huetz

Tous droits réservés. Toute reproduction, même partielle,
est interdite sans autorisation écrite de l'auteur.

patrice-huetz.fr · contact@patrice-huetz.fr

Chapitre 1 : La Séparation

Venise — 1700

La lagune scintillait sous la lumière rasante de l'aube, transformant les palais en silhouettes dorées. Dans une salle privée du palazzo Grimani, quatre êtres humains se tenaient autour d'une table de bois sombre, leurs visages éclairés par la lueur tremblante des chandelles.

Vingt-sept siècles les contemplaient.

Akhénon laissa son regard errer sur les trois autres. Yara, toujours aussi belle, ses yeux ambrés calculant sans cesse les possibilités. Jin Wei, serein malgré tout, ses cheveux gris précoces lui donnant l'air du sage qu'il avait toujours voulu être. Et Ogun, le colosse aux mains de créateur, dont les épaules semblaient porter le poids de tous les forgerons de l'histoire.

Quatre. Sur dix.

« Nous ne nous sommes pas réunis depuis la mort de Nahuel », dit Yara en brisant le silence. Sa voix avait cette qualité métallique qu'elle avait acquise au fil des siècles, comme si chaque mot était une pièce d'or qu'elle posait sur la table.

« Cent vingt-huit ans », précisa Akhénon. Il ne pouvait pas s'en empêcher. Chaque date, chaque durée était gravée dans sa mémoire comme des hiéroglyphes sur la pierre.

Jin Wei hocha la tête lentement. « Nous avons tous senti sa mort. Cette... absence soudaine. »

Le silence qui suivit était lourd de souvenirs. Nahuel, le chamane qui avait refusé de survivre à son peuple. Avant lui, Mira, qui avait choisi de s'élever par le feu. Avant elle, Tala, épuisée par deux millénaires de protection vaine. Et avant encore, Kael...

Akhénon sentit le poids familial de la culpabilité comprimer sa poitrine. Six cents ans, et la trahison de Jérusalem brûlait toujours.

« Pourquoi nous avoir convoqués, Yara ? » demanda Ogun. Sa voix était profonde comme le grondement d'un volcan, mais douce comme la fonte qu'il avait façonnée pendant des millénaires.

Yara se leva et marcha vers la fenêtre. La lumière du matin naissant dessina sa silhouette contre le verre vénitien.

« Parce que le monde change. Plus vite qu'avant. » Elle se retourna. « Les Lumières, comme ils les appellent. La raison. La science. Les hommes commencent à poser des questions auxquelles ils pourraient trouver des réponses. »

« Ils ont toujours posé des questions », observa Jin Wei.

« Oui. Mais maintenant, ils ont des méthodes. Des instruments. Ils dissèquent, ils mesurent, ils cataloguent. » Yara croisa les bras. « Combien de temps avant qu'ils ne remarquent que certains d'entre nous ne vieillissent jamais ? »

Akhénon comprit. « Tu proposes que nous nous séparions. Définitivement. »

« Pas définitivement. » Yara secoua la tête. « Mais pour longtemps. Chacun de nous doit disparaître dans le monde, changer d'identité plus souvent, éviter les endroits où la mémoire collective est trop longue. »

Ogun frappa doucement la table du plat de sa main massive. « Je pars pour les Amériques. » Il y avait quelque chose dans sa voix — une détermination nouvelle, teintée d'espoir. « J'ai entendu parler de mouvements contre l'esclavage. Des Quakers, des hommes et des femmes qui croient que tous les êtres humains sont égaux. Je veux voir ça. »

Jin Wei sourit, ce sourire triste qui n'atteignait jamais tout à fait ses yeux. « Et moi, je retourne à l'Est. Les monastères du Tibet m'attendent. Il me reste tant de sagesses à explorer. »

« Akhénon ? » demanda Yara.

Il réfléchit. Où aller quand on avait déjà tout vu ? Puis la réponse lui vint, évidente.

« Je reste en Méditerranée. L'Égypte, peut-être. Ou Alexandrie. » Il caressa machinalement le scarabée en lapis-lazuli qu'il portait toujours autour du cou. « Je suis un archiviste. Mon travail est de documenter. Et les archives du monde sont ici. »

Yara hocha la tête. « Moi, je suivrai l'argent. Partout où il ira. Londres aujourd'hui, peut-être ailleurs demain. » Elle marqua une pause. « Nous nous reverrons quand ce sera le moment. »

« Et comment saurons-nous quand ce sera le moment ? » demanda Jin Wei.

Personne ne répondit.

Les adieux furent brefs. Vingt-sept siècles de souvenirs partagés, et pourtant, que restait-il à dire ?

Akhénon serra la main d'Ogun — cette main qui avait forgé des épées pour des empereurs et des chaînes pour des esclaves, des bijoux pour des reines et des outils pour des paysans.

« Sois prudent, mon ami », dit-il.

Ogun sourit. « Je suis immortel. »

« Nous l'étions tous. »

Le sourire d'Ogun s'effaça. Il comprenait. Six étaient morts. Pas de vieillesse, pas de maladie. De choix. De trahison. D'épuisement.

Jin Wei s'approcha d'Akhénon et posa une main sur son épaule. « Tu portes quelque chose, vieil ami. Depuis des siècles. Je le vois. »

Akhénon sentit son sang se glacer. « Je ne vois pas de quoi tu parles. »

« Non ? » Jin Wei plongea son regard dans le sien. Ces yeux qui avaient contemplé le Bouddha, débattu avec Paul de Tarse, médité

pendant des siècles. « La culpabilité a une odeur particulière, Akhénon. Elle sent le sang qu'on n'a pas versé soi-même, mais qu'on a permis de verser. »

Akhénon ne répondit pas. Il ne pouvait pas. Six cents ans de silence, et le secret de Kael restait enterré.

Jin Wei retira sa main. « Un jour, tu devras le dire. Ou il te détruira. »

Puis il s'éloigna, sa silhouette se fondant dans les ruelles de Venise.

Yara fut la dernière. Elle s'arrêta devant Akhénon, le jugeant de ce regard calculateur qu'il connaissait si bien.

« Tu sais ce que Jin Wei soupçonne, n'est-ce pas ? »

« Je ne sais pas de quoi tu parles. »

« menteur. » Elle prononça le mot sans méchanceté, comme un simple constat. « Nous avons été amants, toi et moi. Plusieurs fois. Je connais ton corps, Akhénon. Je connais tes silences. Et depuis Jérusalem, quelque chose en toi est mort. »

Il ne répondit pas.

Yara soupira. « Garde ton secret. Mais souviens-toi : dans trois mille ans, les secrets finissent toujours par remonter. » Elle se pencha et déposa un baiser sur sa joue. « Prends soin de toi, Archiviste. »

Et elle partit, laissant Akhénon seul dans le palazzo vénitien, entouré de fantômes.

Il resta là pendant des heures, regardant la lagune s'animer avec le jour. Les gondoles glissaient sur l'eau, les marchands criaient leurs prix, les nobles paradaient dans leurs costumes extravagants. La vie continuait, comme elle continuait toujours.

Vingt-sept siècles. Combien d'amitiés avait-il vues naître et mourir ? Combien de civilisations avait-il regardées s'élever et s'effondrer ? Combien de fois avait-il aimé, perdu, recommencé ?

Et maintenant, ils n'étaient plus que quatre.

Il sortit son carnet — le dernier d'une longue série, qui remontait jusqu'aux papyrus de son éveil à Thèbes — et commença à écrire.

Venise, An de grâce 1700

Nous nous sommes séparés aujourd'hui. Quatre survivants d'un groupe de dix. Le Pacte de Babylone est mort depuis six siècles, tué par ma trahison. Mais quelque chose de plus profond nous lie encore : la conscience d'être les derniers témoins d'un monde que les mortels ne peuvent imaginer.

Ogun part vers l'Ouest, porté par l'espoir. Jin Wei retourne à l'Est, guidé par la quête. Yara suit l'argent, fidèle à elle-même. Et moi ?

Je reste. J'archive. J'observe.

Car c'est tout ce qu'il me reste.

Il referma le carnet et le rangea dans sa sacoche. Dehors, le soleil de Venise brillait sur une nouvelle ère.

Le siècle des Lumières venait de commencer.

Et Akhénon se demanda, comme il se le demandait depuis vingt-sept siècles, si un jour quelqu'un lirait ses mots et comprendrait ce que cela signifiait de vivre pour toujours.

Chapitre 2 : Les Chaînes

Caroline du Sud, Plantations — 1742

Le fer sifflait sous le marteau d'Ogun, projetant des gerbes d'étincelles orange dans l'obscurité de la forge. La chaleur était suffocante, mais il ne la sentait plus depuis longtemps. Son corps, figé à trente-trois ans depuis près de trois millénaires, avait appris à ignorer les inconforts mineurs.

C'était les autres douleurs qui le rongeaient.

« Samuel ! » cria une voix depuis l'extérieur. « Le maître veut ses fers pour demain matin ! »

Ogun — Samuel, ici, dans cette vie — ne répondit pas. Il continuait à frapper, le rythme régulier du métal contre l'enclume devenant une méditation, un refuge.

Il fabriquait des chaînes.

Pas par choix. Jamais par choix. Mais parce que dans cette plantation de Caroline du Sud, le forgeron esclave nommé Samuel n'avait pas le luxe de refuser. Et parce que l'alternative — révéler sa nature, fuir, disparaître — aurait abandonné les autres à leur sort.

Il avait essayé, au début. En 1650, quand il était arrivé pour la première fois sur les côtes américaines, il avait tenté de libérer un groupe d'esclaves. Ils avaient été repris trois jours plus tard. Pendus. Tous sauf lui, qu'on avait fouetté jusqu'à ce que sa peau pende en lambeaux.

Il avait guéri en une nuit.

Le contremaître qui l'avait fouetté était mort de terreur trois jours plus tard, convaincu d'avoir vu le diable.

Depuis, Ogun avait appris la patience. La terrible, insupportable patience de celui qui sait que son combat sera long.

« Tu penses trop fort. »

La voix venait de l'entrée de la forge. Ogun se retourna et vit Abena, une femme d'une quarantaine d'années dont les cheveux grisonnaient déjà. Elle portait un plateau avec de l'eau et du pain de maïs.

« Tu devrais dormir », dit-il. « Le réveil sera tôt demain. »

« Et toi, tu devrais manger. » Elle posa le plateau sur un établi encombré. « Trois mille ans ou pas, un homme qui ne mange pas finit par devenir fou. »

Ogun figea son mouvement. « Qu'est-ce que tu as dit ? »

Abena sourit, un sourire las mais amusé. « Je t'ai observé, Samuel. Ou quel que soit ton vrai nom. Dix-sept ans que je suis dans cette plantation. Tu n'as pas changé d'un jour. Pas une ride, pas un cheveu blanc. Et j'ai vu ta peau se reformer après le fouet de Morrison. »

Il aurait dû avoir peur. Il aurait dû fuir. Au lieu de cela, il ressentit un soulagement étrange, presque douloureux.

« Ogun », dit-il. « Mon nom est Ogun. Je suis né il y a deux mille sept cents ans dans ce qu'on appelle aujourd'hui le Nigeria. »

Abena hochait la tête lentement, comme si cette révélation confirmait ce qu'elle savait déjà. « Les anciens parlent d'êtres comme toi. Des esprits qui marchent parmi les hommes. Des immortels. »

« Je ne suis pas un esprit. » Ogun posa son marteau. « Je suis un homme. Un homme qui ne peut pas mourir. »

« Et pourtant, tu choisis de rester ici ? Enchaîné ? »

La question le transperça. Comment expliquer ? Comment dire qu'il avait vu l'esclavage sous toutes ses formes depuis l'Égypte ancienne, depuis Rome, depuis les marchés de Tombouctou ?